Document généré le 24 avr. 2024 19:51

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Susan Sontag

Pierre Brodin

Volume 10, numéro 2 (56), mars–avril 1968

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29576ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Brodin, P. (1968). Compte rendu de [Susan Sontag]. *Liberté*, *10*(2), 42–48.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

susan sontag

> ..."Le danger de ce type de littérature, c'est qu'il est souvent ennuyeux. Mais peut-être nous faudrait-il reconnaître dans l'ennui une technique indispensable de la littérature moderne, comme la laideur et le barbouillé sont déjà devenus des ressources fondamentales de la peinture moderne."
>
> (à propos de *L'Age d'Homme* de Michel Leiris)

> ..."L'art, selon le point de vue exposé par Susan Sontag, doit être *diagnostic*, et s'il doit nous révéler où nous vivons et comment nous sommes faits, il faut qu'il nous inflige les sentiments caractéristiques de notre époque..."
>
> (SAUL BELLOW) (1).

Depuis la publication de ses *Notes on Camp,* Susan Sontag est un auteur "dans le vent". Elle était loin d'être une inconnue, cependant, avant que le "camp"[2] le "néo-dandysme" des années 60, fût à la mode, et sa renommée survivra sans doute à cet engouement passager du public américain pour le *pop art* ou le *bric à brac* du *camp.*

---

(1) "A comment on Form and Despair" (*Location,* Eté 1964).

(2) Le mot "camp" est un terme ironique probablement emprunté à l'argot théâtral des milieux homosexuels. Pour reprendre les deux premiers paragraphes des *Notes on Camp... "le* Camp est une forme d'esthétisme. C'est une façon de voir le monde en tant que phénomène esthétique. Cette vision du *Camp* ne s'exprime pas en termes de beauté, mais en termes de degré d'artifice et de stylisation. Il va sans dire que la sensibilité *camp* est non engagée et dépolitisée, ou du moins apolitique...". Le "camp" a pour idéal l'artifice, l'extravagance et le dénudé. Les entrées de métro 1890 dues à Hector Guimard sont "camp" de même que les précieuses du XVIIe siècle ou que certaines oeuvres de Cocteau.

Mme Sontag a écrit de nombreux articles et essais, dont les meilleurs sont réunis dans le recueil *Against Interpretation*, et deux romans, dont le premier, *The Benefactor*, qui a obtenu plus qu'un succès d'estime, a été traduit en français.

L'épigraphe du Chapitre I du *Bienfaiteur* est faite de cinq mots français: *Je rêve, donc je suis.* Cette parodie, du *Cogito* pourrait servir de devise à Hippolyte, le héros-narrateur de Mme Sontag. Vieillard frileux, à demi-reclus, "adonné à de bénignes philanthropies", Hippolyte fait un retour sur lui-même, nous parle de son enfance, qui s'est passée dans un milieu aisé, de ses études, de sa brève carrière universitaire, interrompue après la publication d'un unique article philosophique, de ses rêves, qui semblent avoir déterminé sa vie.

Dans une première série de rêves, le jeune homme s'est vu dans une chambre close, une sorte de prison avec des chaînes au mur; un homme en costume de bain noir l'a accompagné dans une autre pièce, semblable à la première, et cet individu qui jouait de la flûte, a invité Hippolyte à danser et l'a frappé. Une femme aussi est apparue dans ce rêve, qui lui a dit "d'apprendre à saisir les choses avant de les demander", et d'enlever ses souliers. Au cours de ce rêve, il prenait parfois — mais pas toujours — cette femme dans ses bras.

..."Quelquefois la femme se soumettait à mes étreintes. Quelquefois, c'était moi qui jouais de la flûte et frappais le baigneur. Parfois, la femme me disait que je pouvois partir, à condition que je continue à porter mes chaînes. Parfois, je ne voulais pas danser avec elle. Parfois, le baigneur restait avec la femme et faisait l'amour avec elle devant mes yeux coupables. Toujours, à la fin du rêve, je pleurais...et toujours je me réveillais avec un sentiment dynamique de joie vide qui régnait ensuite sur ma journée."[1]

Hippolyte a consulté son ami Jean-Jacques, un écrivain matérialiste, excentrique et homosexuel et a eu aussi des entretiens avec un prêtre ou un psychiatre. Il est évident, pour le lecteurs, que ces premiers rêves sont d'ordre sexuel et indiquent une certaine confusion morale.

Après un second rêve qu'il appelle le "rêve de la soirée sans façons" *(Dream of the unconventional party)*, et dans lequel des jeux de société mènent à un rapprochement sexuel avec l'hôtesse, Hippolyte décide de s'immerger dans ses rêves, de le faire passer dans la réalité. Il prend pour maîtresse la

(1) p. 29.

femme de son dernier rêve, Frau Anders, une belle et riche Juive de quarante ans, dont il fréquentait le salon depuis quelque temps. Frau Anders deviendra en quelque sorte le "réceptacle" de ses rêves:

...."Je trouvais que l'excitation de mes rêves dépassait celle de mes rencontres avec Frau Anders. Ce n'était jamais elle qui éveillait mes émotions sexuelles. Ces émotions étaient nées en moi et périssaient en moi. Elle était le réceptacle dans lequel je déposais la substance de mes rêves. Mais cela ne me la rendait pas moins importante. Pour moi, elle était unique entre toutes les femmes. Les énigmes et variations dans la technique érotique proposées dans mes rêves étaient résolues sur son corps — sur le sien et sur aucun autre..."[1]

Au cours d'un troisième rêve, peut-être d'essence religieuse, apparaissent une statue de la vierge et une chaise électrique qui monte vers le ciel, entraînant le narrateur et finalement "perçant le toit de la cathédrale." Hippolyte échange un rosaire contre une balle d'enfant.

Un peu plus tard, le jeune homme décide sa maîtresse à quitter le foyer conjugal. Il l'emmène vivre dans une île (grecque?), puis dans un pays arabe, où il l'abandonne à un marchand: il cherche toujours, en effet, à "aider les autres" à se réaliser et donne à Frau Anders la possibilité de vivre la vie sensuelle que son subconscient avait toujours désirée. Il rentre seul dans la Capitale (à Paris?), fait connaissance, à la suite d'un nouveau rêve, du professeur Bulgaraux, qui l'initie à la doctrine des Autogénistes — une philosophie qui met sur le même pied des martyrs du type Jeanne d'Arc et des meurtriers de la catégorie de Gilles de Rais.

Hippolyte devient ensuite acteur de cinéma (c'est une sorte de compromis entre le rêve et la réalité), prend une seconde maîtresse, une fille terre-à-terre nommée Monique, qu'il n'invite pas au "cinéma de sa vie intérieure". Frau Anders revient de ses expériences arabes en piteux état. Il essaie de se débarrasser d'elle, en mettant le feu à la maison qu'elle occupe. Mais Frau Anders a pu s'échapper à temps. Hippolyte lui fait don d'une maison qui lui appartient et qu'il a reconstruite et meublée à son intention, avec des portes secrètes et des pièces aménagées pour faire revivre tel ou tel de ses rêves. Repoussant, cependant, son ancienne maîtresse, il contracte mariage avec une jeune bourgeoise conventionnelle, obéissante et douce. Pendant la guerre et l'"occupation", il cache chez lui

(1) p. 39.

Frau Anders, qui, en tant que Juive, est recherchée par les "ennemis". Plus tard, la femme d'Hippolyte meurt. Frau Anders réoccupe sa maison. Mais est-ce bien elle? Le narrateur n'est plus tellement sûr que la Juive qu'il a cachée soit la même personne que celle qui est réapparue sur la scène après la guerre: Frau Anders n'a-t-elle pas passé les dix dernières années en Afrique?

Hippolyte, après tout, a peut-être inventé toute cette histoire. Le narrateur a-t-il passé quelques années dans une prison, dans une clinique ou dans une maison de fous? Frau Anders n'est-elle pas une invention de son imagination? Qu'est-ce qui est rêve? Qu'est-ce qui est réalité? Hippolyte est-il bon ou pervers? criminel ou *bienfaiteur?* Et, dans quelle mesure est-il, et sommes-nous responsables des rêves? Ne peut-on vivre en paix avec soi-même, comme le suggère le narrateur, qu'après avoir réduit au silence les appétits sexuels, les rêves, les fantaisies de l'inconscient?

L'auteur développe son récit avec beaucoup d'habileté. Le cadre est construit avec suffisamment de précision pour donner l'impression de la réalité: on est probablement en France, puisqu'au Sud du pays, il y a eu une guerre civile, que les "ennemis" ont envahi et occupé la Capitale, que les Juifs y ont été persécutés, que l'ami du "héros", Jean-Jacques, devient, à la fin du roman, membre de l'*Académie.* Quelques notations sur les "grands boulevards" et le "marché aux puces" nous confirment dans l'idée que le décor est bien la France, même si l' "héroïne", sans doute une étrangère, s'appelle Frau Anders et sa fille "Lucrezia".

Sur cette réalité se greffent des incursions dans un monde imaginaire qui est sans doute, lui aussi, réel, car il se peut, évidemment, que les rêves d'Hippolyte ne soient qu'un aspect de sa personnalité profonde.

Mme Sontag nous incite à réfléchir à travers l'expérience d'Hippolyte, sur la composition et la dissolution d'une personnalité, la "libération" d'une conscience par les rêves et les limites de cette libération. Elle fait usage, avec une certaine distance, de l'enseignement freudien et de la psychologie de l'inconscient..[1]

L'ouvrage de Mme Sontag, qualifié bien à tort d'*anti-roman* par quelques critiques américains, est éminemment lisible. On

(1) Elle se défend d'avoir été influencé par Freud. "Je n'ai rien à voir avec Freud, dont les théories sont usées et banales, déclarait-elle dans une interview en juin 1966".

y trouve quelques notations fort plaisantes: ainsi, dans le portrait de Frau Anders, qui fait du tourisme, à un certain moment, parce qu'elle avait *une capacité illimitée d'ennui.* Elle avait besoin de distractions continuelles et prenait les villes *comme des serviettes de papier dont on se sert une fois et qu'on jette ensuite.*[2]

Contrairement à ce "type de littérature forcément ennuyeux" que Mme Sontag décrit dans une critique de *L'Age d'Homme* de Michel Leiris, T*he Benefactor* est un ouvrage intéressant, vivant et nullement pédant. Beaucoup de lecteurs le trouveront fascinant, même si, en posant le livre, ils s'interrogent sur le *sens* d'un récit que l'auteur laisse volontairment ambigu.

Après avoir lu le second roman de Mme Sontag, *Dealth Kit* (1967), d'aucuns ne manqueront pas de se demander quel est le *sujet* du roman, au sens traditionnel du mot. Certes, il ne s'agit pas tout-à-fait d'un *anti-roman,* complètement dépourvu d'intrigue ou de personnages. Mais le lecteur moyen, en fermant le livre, aura peut-être quelques doutes, en ce qui concerne les intentions de l'auteur: roman policier? roman psychologique? roman philosophique ou métaphysique?

Le personnage principal, Dalton Harron, dit "Diddy", est un Américain de 33 ans, qui travaille dans la publicité. Beau garçon, doué en apparence pour réussir sur le plan matériel, il pourrait être heureux ou, tout au moins, raisonnablement satisfait de la vie. Mais il n'en est pas ainsi. Diddy est très seul et à peu près complètement sevré de chaleur humaine: sa femme l'a quitté, il voit rarement son frère musicien, et vit avec son chien dans un triste appartement new-yorkais. Un beau jour, ne tenant plus dans sa peau, il tente de se suicider.

Nous retrouvons ensuite Diddy dans un train à destination de Buffalo, où il doit assister à une réunion d'affaires. Le train s'arrête dans un tunnel. Diddy quitte son wagon, se promène le long de la voie, constate qu'un obstacle empêche le train d'avancer. Un employé de la compagnie est en train d'abattre, à coups de maillet, cet obstacle. Diddy se querelle avec l'homme, se croit menacé, reprend peur, tue "l'homme noir dans le noir tunnel", revient dans son compartiment avant qu'on se soit aperçu de son absence. Une de ses voisines, une très jolie fille aveugle nommée Hester, se rend à Buffalo pour une opération. Diddy emmène Hester dans les lavabos et fait l'amour avec elle.

(2) p. 64.

Au cours des journées suivantes, Diddy, tout en participant aux travaux de sa firme, se préoccupe du sort de l'homme qu'il a tué et de celui d'Hester. Il rend visite à la veuve de l'employé de chemin de fer et à la jeune aveugle. Il propose à celle-ci de s'occuper d'elle. Après l'opération, qui n'a pas réussi, il ramène Hester à New-York, démissionne de son emploi et s'installe avec Hester dans une vie végétative à deux. Mais cette existence ne le satisfait pas plus que sa vie solitaire de jadis. On peut se demander s'il aime Hester. L'a-t-il jamais vraiment aimée? L'a-t-elle jamais aimé? Il ne peut pas en tout cas, partager ses rêves avec elle. (On reconnaît ici certains thème du *Benefactor*).

Diddy se retrouve à l'hôpital. Peut-être a-t-il rêvé toute cette histoire du voyage à Buffalo, du meutre, des relations avec Hester? Il est probable que son suicide, en fin de compte, n'aura pas été manqué.

Le récit de Mme Sontag se rattache, dans une certaine mesure, à la philosophie exprimée dans ses études critiques.

Le premier des essais réunis dans *Contre l'Interprétation* est un réquisitoire contre Platon et Aristote, coupables d'avoir défini l'Art comme une imitation de la réalité. Dans un autre essai, Mme Sontag regrette que Marx et Freud aient accordé une importance abusive au contenu économique et psychopathologique et favorisé *l'interprétation* de l'oeuvre d'Art. Celle-ci ne doit pas être *interprétée:* le critique doit dissoudre le contenu dans la forme et restituer à l'oeuvre, ainsi qu'au lecteur, ses pouvoirs sensoriels.

L'intellect, pour Mme Sontag, est enraciné dans le sensible et dans le physique. L'intellect ne peut pas être déraciné, arraché de sa terre nourricière. Il ne peut vivre, se développer ou prospérer sans qu'on accorde une attention constante à la composition, au draînage et à l'alimentation de l'âme (ou de la sensibilité).

Diddy est né, comme beaucoup d'Américains, dans une bonne famille de la classe moyenne. Il a été élevé dans une bonne école. Ses parents étaient des gens "civilisés" qui sont morts tranquillement dans leur lit. Diddy est poli, sérieux, doux, consciencieux, charitable. Il est difficile de ne pas l'aimer. Mais il n'est pas "réellement vivant". Son générateur d'énergie est détraqué et ne fonctionne presque plus. Sa machine est encrassée: le générateur crache un pétrole non raffiné, sale et malodorant qui éclabousse toutes les personnes, tous les projets qui l'entourent, rendant son univers inhabitable. Diddy s'est *déshumanisé*. Ne comprenant pas ce qui lui arrive,

il est envahi par une véritable "nausée" et acculé, en quelque sorte, au suicide.

L'ouvrage de Mme Sontag peut être considéré comme un exercice dans la peinture de l'angoisse et du cauchemar de l'homme moderne dans le tunnel de la civilisation industrielle déshumanisée d'aujourd'hui. C'est aussi une invitation à nettoyer les "conduites encrassées" de la sensiblité... Pour reprendre les termes d'une journaliste qui interviewait l'écrivain l'an dernier, "Susan Sontag a inventé une esthétique pour la génération actuelle. Elle nous dit: *Keep your sewer system unclogged!* arrangez-vous pour que votre système d'écoulement ne soit pas encombré!... Luttez contre l'encrassement spirituel..." Le problème est de savoir comment devenir plus réel, comment être honnête avec soi-même, comment trouver de nouveaux usages pour l'intelligence, bien que le monde ne nous encourage pas à mettre à jour le meilleur de nous-mêmes.[1]

PIERRE BRODIN

chronologie de susan sontag née en 1933

Susan Sontag a étudié à l'Université de Chicago et à la Graduate School de Harvard, obtenu des bourses Rockfeller et Guggenheim, séjourné en France. Elle a enseigné jusqu'en 1964 à l'Université de Columbia.
Elle a collaboré à de nombreux journaux et magazines littéraires (*New York Review of Book, Evergreen, Commentary, Book Week, The Nation, etc* ...)

(1) ..."The problem is now to become more real, how to be honest with yourself, and how to find new uses for the intelligence. We have to fight the knowledge that the world does not encourage us to bring out best. As for myself, I want to change all the time".